

—Je suis prêt.

Gérard recula jusqu'à l'endroit qu'il avait précédemment marqué. Lentement, il compta : un, deux, trois..

Les deux coups partirent en même temps. René s'affaissa sur le gazon. Il essaya de se relever et retomba. Un débris de rameau tournoyait au-dessus de Gérard. Il comprit que René avait tiré en l'air. Un voile s'étendit sur ses yeux ; les oreilles lui bourdonnaient ; il crut qu'il allait tomber, lui aussi. Le revolver lui glissa des mains.

—J'ai tué René ! moi ! Est-ce que je rêve ?

Mais le blessé avait ouvert les yeux. Gérard tressaillit en l'entendant pousser un soupir douloureux. Il courut à lui et, l'entourant de ses bras :

—René, s'écria-t-il, pardon, j'étais fou. René, mon frère, regarde-moi, où souffres-tu ?

—Je te pardonne, mon ami.

—Bon René ; tu vivras, je le veux ! Oh ! mon Dieu !

Mais les yeux du blessé se fermèrent ; une affreuse pâleur envahit ses traits. Gérard le crut mort.

—Au secours ! cria-t-il.

L'écho seul répondit à son appel. Il se pencha encore. Une écume rougeâtre ourlait les lèvres de René. Il ramassa son revolver et l'arma. Il en dirigeait le canon contre sa poitrine lorsqu'une main lui arracha l'arme. Gérard se retourna. Médéric était devant lui !

CXXVIII

Trop tard

Toute la matinée, Jordanet avait rôdé autour de la gare d'Aixe. Un sifflement déchira le silence du bois ; c'était le train de trois heures.

Jordanet étouffa une exclamation. Il avait aperçu sa femme et ses filles, et la veste brune de son copain.

Sur le moment, il ne reconnut pas Jean, ni Florentine. Il ne remarqua pas, non plus, un personnage à lunettes, descendu d'un compartiment de seconde classe.

La prudence lui conseillait de ne pas se montrer tout de suite, en pleine gare. Risdal, au fait, fidèle à la consigne reçue à Limoges, contourna le bourg et gagnait la campagne.

Jordanet suivait, d'un buisson à l'autre ; puis, il prit de l'avance et s'arrêta à la lisière solitaire du bois. Quelques instant après, il embrassait les siens. Longtemps, il tint Jean sur son cœur.

—Un, disait-il, que je n'espérais plus revoir. Mais comment est-tu là ?

Et lorsque Jean, en quelques mots, se fut expliqué :

—Des bêtises, tout ça, déclara-t-il. Tu ferais mieux de nous suivre à l'étranger. Le bonheur, c'est de vivre ensemble, loin des Jacquemin, des Mascarot et des Chaumont.

—Peux-tu dire cela, père ! peut-on vivre heureux sans l'honneur ?

—J'en ai assez, vois-tu. J'ai risqué dix fois d'être repris, et c'eût été la mort. Je suis trop vieux, je renonce à la lutte. Nous verrons, au reste, ce qu'en pensera Médéric.

—Médéric ?

—Oui, il est à cette ferme, là-bas, derrière les noyers, avec son régiment. Je n'ai pas pu le prévenir. J'ai compté sur toi, Risdal.

—Ça va, répondit l'Alsacien.

—J'irai moi-même, intervint Jean.

Médéric, à cette heure, descendait de cheval. Il débouclait son ceinturon à la hâte et, sans rien dire, se faufila dans les jardins. Il était inquiet de l'absence de René. Il croyait Gérard auprès de son beau-père. Ayant dépassé les vergers, il courait vers le bois, quand une voix bien connue de lui l'appela avec énergie et tendresse. Jean ! le déserteur ! Médéric s'arrêta net. Franchissant une haie, Jean sauta sur le sentier.

—Ne me reconnais-tu pas, frère ? dit-il.

—Toi ! ici ! toi !

—Oui, oui, et je ne suis pas seul. Ils t'attendent, tous, le père, la mère, les sœurs, Florentine... là... tout près.

—Mais comment se fait-il ?...

—Je t'expliquerai cela tout au long. Viens d'abord.

Réunis enfin, les Jordanet pleuraient et riaient tour à tour.

—C'est trop de bonheur, dit Médéric, j'ai peur !

Jordanet en revenait toujours à son idée de fuir.

—Ton service fini, tu nous rejoindras, Médéric.

—Quoi, père, tu désertes ! et ta réhabilitation ?

—La justice n'est pas faite pour nous.

—Je ne te reconnais plus. Quoi ! au moment de réussir, peut-être, tu abandonnes la lutte ?

—Réussir ? nous ! si tu savais !

Il venait de se trahir par cette exclamation.

—Père, s'écria Médéric, tes yeux se détournent des miens, tu pâlis, tu trembles, que sais-tu donc ?

Jordanet se troublait de plus en plus, lorsque le galop d'un cheval retentit sur la route.

—Le colonel ! fit Médéric. Impossible de l'éviter.

De Vandières surgissait déjà devant leur groupe.

—Jordanet, Médéric, s'écria-t-il, que signifie ?

Il n'acheva pas. Un double coup de feu retentissait dans le taillis, et il partit au galop.

Tous, stupéfaits, le suivirent. Médéric arriva le premier au Calvaire. Il vit René sur le sol, livide, ensanglanté, et Gérard, debout, le revolver à la main. Il marcha sur ce dernier et le désarma. Et ce mot : assassin ! s'échappa de sa bouche. Les autres survenaient. Louise, en reconnaissant René, poussa un cri de profonde douleur. A ce cri, René se ranima. Il rouvrit les yeux et regarda tout ce monde avec l'effarement d'un homme revenu de la tombe.

—Où suis-je ? murmura-t-il.

—Avec des amis, mon pauvre enfant, répondit de Vandières.

Il se tournant vers Gérard.

—Malheureux !

Gérard, le front dans les mains, pleurait.

—Il faut le transporter à la ferme, dit le colonel. Mais comment ?

Jordanet y avait déjà pensé. Avec une adresse merveilleuse, acquise chez les Canaques, s'aidant de son seul couteau, il improvisa une claie qu'il recouvrit de fougères. Puis les quatre hommes, doucement, chargèrent René sur leurs épaules.

En sortant du bois, Médéric dit à son père et à son frère :

—C'était notre seul ami. Je le vengerai !

Le funèbre cortège s'achemina vers la ferme de Lemayeur.

CXXIX

Les Aveux de Lemayeur

Lemayeur, au milieu de la cour, se disputait avec Rouer.

—C'est vingt fagots qui me manquent.

—Jamais de la vie, répliqua le fourrier ; vous nous avez assez roulé, vieux fricoteur, c'est quinze, pas un de plus.

—Vingt ! On verra, je me plaindrai à mon garçon.

—Ecrivez au pape si vous voulez !

Mauregard, survenu pendant cette scène, avec Mme de Vandières, Régine et Fournier, souriait dans sa moustache.

—Quelle avarice ! pensait-t-il.

La fermière était fort occupée à la cuisine. Des casseroles mijotaient sur les fourneaux, et un poulet rôtissait au brasier. Toujours rouge, elle salua la compagnie, et remuant une casserole :

—C'est pour le garçon qui dîne avec nous ce soir.

—Mazette, dit Fournier, invitez-nous.

—Si vous voulez ?

—Votre René était magnifique, aujourd'hui, dit Mauregard. Il ne tardera pas à avoir les trois galons ; le général me le disait à l'instant : c'est un officier d'avenir.

—Oh ! mon Dieu, fit Nanne, va-t-il être heureux !

A ce moment, par la porte entr'ouverte, un long murmure monta de la cour.

—Qu'est-ce qu'il y a ? fit Mauregard en s'avancant sur le seuil.

Le vieux colonel recula. Sur la civière, porté par Jordanet, ses fils et Risdal, il venait de reconnaître René. Il s'avança, mais Jordanet criait :

—Place ! place !

Marguerite et Régine restaient clouées au sol par l'épouvante. La vieille Nanne se redressa, sa cuillère à la main :

—Quoi donc ! Ah !

Elle avait aperçu son fils. Mauregard arriva à temps pour la recevoir dans ses bras. On déposa, avec mille précautions, le blessé sur un lit.

—Le docteur, ordonnait de Vandières.

Le docteur était à Aixe, avec le deuxième escadron. On l'envoya chercher. Marguerite regardait son fils avec stupeur. La porte s'ouvrit soudain, et Lemayeur parut.

(A suivre)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd, 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au Mechanical Institut Building, Montreal. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.